

20 de février 1814.

Chère amie, le pont de Montereau a été enlevé par nos troupes. Les Bavaois et Wurttambergeois (*sic*) qui le deffendaient y ont perdu de deux à trois mille hommes. L'attaque a été si vive et si inattendue que les ennemis n'ont pas eu le tems de faire sauter le pont. — Pendant que nous poursuivons l'ennemi au-delà de Montereau, les Prussiens commandés par Blücher, et formant près de cinquante mille hommes avec le corps qui était à Soissons et qui est venu

à Château-Thierry se joindre aux restes des corps de Kleist, de Saken et d'York, inquiètent beaucoup nos bourgeois de Paris qui passent rapidement de la confiance à la crainte. On ne voit point de troupes entre Château-Thierry et Paris ; et l'armée de l'empereur qui fait des prodiges chaque jour pourra-t-elle suffire à tout. De Montereau où elle est aujourd'hui, il y a bien loin pour revenir à Meaux. Je vous dis là les inquiétudes du quartier : en réfléchissant un peu, le passé le rassure un peu sur le présent. — Personne ne sait ce qu'est devenu le prince royal de Suède : en tout, nous sommes peu instruits de ce qui se passe. On n'est tout-à-fait rassuré que par la grande confiance que l'on a dans l'empereur. On dit aujourd'hui que sa réponse à la suspension d'armes qui lui a été proposée a été — je signe tout-à-l'heure la paix telle qu'elle m'a été proposée

à Francfort par les alliés eux-mêmes. — Nous allons aujourd'hui à la messe aux Tuilleries. S'il s'y dit quelque chose qui mérite un peu d'intérêt, je vous le manderai en revenant. Adieu, chère amie, mille tendres et respectueux hommages.

J'embrasse Dorothee et Charlotte.